

26, chemin des Étoiles

Flôrilène Cloutier-Loupret

Number 70, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cloutier-Loupret, F. (2005). 26, chemin des Étoiles. *Brèves littéraires*, (70), 25–29.

FLÔRILÈNE CLOUTIER-LOUPRET

26, chemin des Étoiles

Prix Brèves littéraires - prose

Je suis assise sur ce lit. Dans cette chambre où résident tous mes âges. Ceux que j'ai eus et ceux que j'aurai. Je ne sais combien d'autres encore. Et celui que j'ai, veut s'éteindre. J'ai lu tous les livres ; ceux qui sont beaux et ceux qui font peur. Entre les deux, j'ai aimé les arbres, la vie et les rivières. De tout cela, il y avait toujours trop et jamais assez. Je n'ai pas vraiment su qui j'étais. J'ai appris tant de choses, mais n'en possède aucun savoir. J'ai appris à marcher et à parler. J'aurai marché à travers les villes et les villages où j'ai vécu, marché toujours dans les mêmes rues, suivi les mêmes sentiers à travers les forêts peu nombreuses que j'aurai connues. Je n'aurai pas marché assez loin pour pouvoir dire que je sais marcher ; tant que je n'aurai pas marché tous mes pas. Et tant que je n'aurai pas marché jusqu'aux étoiles. Je n'aurai pas marché assez loin pour pouvoir en parler. Mon vocabulaire, comme mes frontières, me parle d'absence ; de l'absence des choses en moi. J'ai appris à marcher et à parler parce que tout autour de moi des gens marchaient et parlaient sans savoir ce qu'ils faisaient. J'ai appris à dire merci et s'il vous plaît, et pourtant je ne sais pas remercier. Je

ne sais pas ressentir en moi la gratitude pour la vie, les êtres et les choses. Aussi, je crois que les choses me sont dues et je m'attends à recevoir mon dû que cela vous plaise ou non. Tout cela, bien sûr, je l'ai appris. Tout autour de moi des gens disaient merci et s'il vous plaît sans savoir qui ils étaient ou ce qu'ils voulaient. Des gens, qui ne savaient ni marcher ni parler, sont venus vers moi pour me dire comment demander ce que je voulais et comment remercier pour qui j'étais. Et j'ai appris, comme tous doivent apprendre, d'abord par la manière très douce, puis par la force des choses. J'ai appris à aimer. Ne le savais-je pas déjà ? Peut-être, qui sait ? Je n'ai jamais appris à écrire. Cela m'est venu par quelques vents égarés tel un savoir primitif et précieux. Comme la neige qui dort et n'a pas froid d'elle-même. Je ne dors ni ne veille. Je ne sais pas qui je suis. J'ai lu tous mes livres, marché tous mes chemins, dit tous mes mots. Seul écrire demeure auprès de moi, intact. Car j'ai refusé d'apprendre à écrire. Moi, je connaissais les lettres bien avant d'entrer à l'école et je les aimais. Ce n'était jamais trop et toujours assez, avec ces vingt-six lettres. Elles se suffisaient et elles me suffisaient. Je suis née un vingt-six juillet. À vingt-six ans, je m'en irai. Je ne sais pas si j'aurai encore l'occasion de marcher, hors de cette chambre, par les rues et les sentiers que j'ai connus ; si je pourrai encore une fois parler, en dehors de ma tête, dire les mots que j'ai oublié de dire. Dire merci et s'il vous plaît, une autre fois. Et dire je t'aime. Je ne sais pas si l'on se souviendra de moi, malgré ce visage et cet âge que je ne porterai plus. Je ne sais ce qui restera de moi. Des mots, des pas, des maux d'amour...

Je pars parce que j'ai essayé de survivre parmi des débris de mémoire et je n'ai pas pu. Je pars parce que je suis vide et seule. Vide de moi-même et seule des autres. Je pars aussi parce que je sais que je dois partir et que rien au monde ne m'a appris cela. Cela existe en moi, parmi les vingt-six lettres de l'alphabet avec lesquelles je marche, parle et aime sans savoir ce que je fais. Et avec lesquelles j'écris, de l'été du vingt-six juillet à l'été des vingt-six ans, sous le soleil qu'il fait sur ma peau et sous celui qu'il fera. Je ne sais pas compter. Je ne connais qu'un seul nombre et il en contient deux. Je connais demain, mais ce n'est pas un nombre, ni même une lettre. Ce n'est rien. Il vaut mieux ne pas compter sur demain. Car demain quel âge aurai-je ? Combien d'étoiles le ciel aura-t-il ? Le ciel aura toutes les étoiles du monde. Et moi, j'aurai tous mes âges en même temps. Quel temps fera-t-il demain ? Je n'en sais rien, mais ce sera le temps de partir.

Je suis étendue sur ce lit, dans cette chambre. Mon corps est raide. J'essaie de lever la tête et de regarder par la fenêtre. Je ne vois rien. Peut-être les rideaux sont-ils fermés ou est-ce la lumière qui est éteinte, ou le monde qui est parti. Mes yeux sont-ils ouverts ou fermés ? Même cela, je ne sais pas. Y a-t-il un phare pour éclairer cette nuit ? Quelqu'un pour m'entendre appeler par leur nom les choses que j'ai connues ? À quoi me sert d'avoir appris à marcher si aujourd'hui je ne puis même plus savoir si j'avance ou si je recule, ou si je reste sur place ? À quoi me sert d'avoir appris à parler si maintenant les mots demeurent prisonniers à l'intérieur de ma tête, si maintenant la moindre de mes paroles est une folie qu'aucun ne souhaite

entendre ? Je le demande pourtant bien comme on me l'a appris, à grands coups de s'il vous plaît, que l'on vienne rallumer cette lumière. S'il vous plaît ! s'il vous plaît ! Que l'on m'ouvre ces rideaux, que l'on ramène le monde ! Et merci d'avance, merci mille fois, merci ! Ah ! Que j'aime la lumière, le paysage ! Comme j'aime le monde et comme je vous aime ! Est-ce que quelqu'un m'entend ? Suis-je aussi seule que je me sais l'être ? Rien de ce que j'ai appris ne me sert à présent. À présent que s'ouvrent de nouveaux yeux pour pallier l'absence qui vient. À présent qu'une part de moi semble se reconnaître un semblant de parenté avec les étoiles. Alors que soudainement je sais ce que je veux et que je le demande, la réalité s'enfuit par la porte de derrière. Et que reste-t-il alors ? Le ciel obscur, habité d'étoiles. Les étoiles avec qui je pourrai bientôt parler. Les étoiles sur qui compter.

Tandis que la mémoire s'inverse dans l'obscurité des choses, j'attends que la sagesse me vienne. La sagesse coule comme de l'eau dans les trous de mémoire de qui a cessé d'apprendre. Adieu miroirs, mes yeux du dedans ne connaissent ni les reflets ni les images du désir. Je refais le chemin à l'envers en suivant les étoiles que j'avais semées par peur de me perdre. Plus j'oublie et plus je me retrouve. J'ai eu si peur au début quand on m'a dit que bientôt je ne pourrais plus voir. Je l'ai entendu de la façon dont on m'avait appris à entendre. C'était comme si, soudainement, on m'arrachait tout, le monde et sa lumière et tout ce que j'étais. Tout ce que j'avais connu. J'ai pensé que j'allais être comme un bébé naissant qui tombe des étoiles et atterrit en pleine noirceur, au milieu d'une foule aveugle et sourde. Que j'allais subir ce

choc amplifié par ma raison adulte et déjà affolée. J'ai pensé que j'en mourrais. Mais comme la Nature est bien faite. Elle qui n'a jamais appris à être, qui possède tout savoir immanent à l'essence des choses. La Nature porte tous les âges, comme une musique sur les cordes du temps. Comme la neige qui dort et n'a pas froid d'elle-même. Comme mon corps endormi qui renaît de sa peur et retrouve le chemin des étoiles.

Je suis devenue aveugle. Je l'ai toujours été et pourtant je le suis devenue. Portes, fenêtres et miroirs ne sont plus que des mots, des notes de musique pour concerts de silence. L'alphabet demeure auprès de moi. Écrire me donne à voir et j'aime ce silence des images. J'habite des paysages les plus subtils et précis. Ma solitude est une étoile au ciel de la parole. Être aveugle m'a rendue sourde et muette et c'est bien ainsi. Je puis être plus tranquille. Écrire m'est facile, inné. Je sais que vivre est un édifice à plusieurs étages. Je sais que ces mots ne veulent rien dire. Je voudrais remercier les êtres et les choses de ma vie pour ne pas m'avoir appris tout ce que je sais et pour m'avoir aimée quand même, sans savoir ce qu'ils faisaient. Je voudrais remercier la Nature pour le don de ramener la sagesse sur les territoires épuisés, sans jamais enseigner quoi que ce soit. Je voudrais remercier les étoiles de veiller et de guider sans jamais s'éteindre. Et le ciel de les porter sans chercher à les posséder.

Je marche pieds nus sur la Terre sans visage. Mon corps projette son ombre sur les murs de la chambre et sur la neige lumineuse et irisée. La neige parle avec les étoiles et je les vois.